



HAL
open science

Oui et non

Yves Hersant, Tom Bishop

► **To cite this version:**

| Yves Hersant, Tom Bishop. Oui et non. 2017. hal-03867095

HAL Id: hal-03867095

<https://hal.science/hal-03867095>

Submitted on 23 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié dans *Non !, The Florence Gould Lectures*, vol. XIV, New York, printemps 2017, p. 98-106

Yves Hersant

Oui et non

Selon une idée largement reçue, qu'il faut contester d'emblée, le *non* et le *oui* se regardent en chiens de faïence : pris dans une opposition binaire, ils paraissent mutuellement exclusifs. De fait, mieux vaut ne pas les prendre l'un pour l'autre lors d'un référendum, d'une cérémonie de mariage ou d'un interrogatoire de police. Déjà Jésus, selon l'évangile de Mathieu (5, 37), aurait sévèrement enjoint à ses disciples de « dire oui si c'est oui, et non si c'est non » ; car « ce qui est en plus vient du Mauvais » (autrement dit du Diable, qui du reste est souvent présenté comme le grand Négateur ; le Méphistophélès de Goethe se décrit lui-même comme « l'esprit qui dit toujours non »). Mais ce binarisme ne structure pas tout notre langage, c'est-à-dire toute notre pensée, comme il construit le système informatique (zéro ou un, le courant passe ou ne passe pas) : car nous ne fonctionnons pas comme les ordinateurs, et les rapports entre affirmation et négation s'avèrent être dans toutes les langues d'une redoutable complexité.

Les philosophes le savent bien, ainsi que les psychanalystes et les linguistes. Témoin, parmi les premiers, Luigi Pareyson qui dans ses réflexions sur la liberté observe la possible coïncidence du positif et du négatif :

La liberté, quand elle s'affirme, s'affirme justement comme liberté, qui, en soi, est aussi possibilité de se nier. C'est pourquoi même l'acte de se nier et de se faire volonté d'anéantissement, même cela est un acte de liberté qui, en tant que tel, maintient un degré de

positivité dans le reniement et la dévastation. Comme liberté négative, la liberté se nie et s'affirme en même temps ; certes, en ce cas elle s'affirme seulement pour se nier et seulement en se niant, mais en se niant toutefois elle s'affirme¹.

De son côté, faisant observer que nous sommes environnés de néant et que ce néant est le fondement de la négation (« la condition nécessaire pour qu'il soit possible de dire non, c'est que le non-être soit une présence perpétuelle, en nous et en dehors de nous, c'est que le néant hante l'être »), Jean-Paul Sartre assure que

c'est la possibilité permanente du non-être, hors de nous et en nous, qui conditionne nos questions sur l'être [...]; ce que l'être *sera* s'élèvera nécessairement sur le fond de ce qu'il *n'est pas*².

Quant aux psychanalystes, familiers du déni, de la dénégation, de la *Verleugnung*, de la *Verneinung*, des opérations de défense auxquelles nous nous livrons face au réel, ils connaissent mieux que personne les ruses de la « négativité » humaine ; comme ils l'ont montré à satiété, la phrase « Non, je ne le hais pas » peut signifier « je le déteste » ; dans un énoncé négatif, ils savent entendre à la fois la libido et l'instance qui la censure. Souvent vécue avec plaisir, la négation peut même reposer sur une position affirmative : à en croire Julia Kristeva, elle « perpétue la tension et la vie »³.

Et puisque la négation est une prérogative du langage verbal — aucune image ne pouvant dire qu'un événement n'a pas eu lieu —, il faudrait écouter en priorité les linguistes. Qu'enseignent-ils ? Entre autres choses, que dire *non* fabrique du non-dit, et que dans ce non-dit peut rester tapi du *oui*. J'emprunte un exemple à Robert Martin : dans l'énoncé « Non, Joséphine ne viendra pas seule », ce qui est dit est la négation de « viendra seule » ; mais l'énoncé admet deux interprétations, l'une selon laquelle Joséphine ne viendra pas, l'autre selon

¹ Luigi Pareyson, *Ontologie de la liberté*, trad. Gilles Tiberghien, Paris, Éditions de l'éclat, 1998, p. 252.

² Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, première partie, chap. I, « L'origine de la négation ».

³ Sur ces questions, voir notamment Sigmund Freud, « La (Dé)négation » (1925), dans *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, P.U.F., 1985, p. 135-139 ; Julia Kristeva, *Polylogue*, Paris, Seuil, 1977 ; Id., *Soleil noir*, Paris, Gallimard « Folio », 1987, p. 54-59.

laquelle Joséphine viendra, en se faisant accompagner : on est là dans l'implicite. « Ce que dit la négation, ce qu'elle déclare, c'est la fausseté du prédicat dans sa complétude ; les prédictions plus simples qui le composent restent dans le non-dit⁴ ». D'où une indécision et une ambiguïté que chacun constate dans la vie courante. À la question « On arrive ? », la réponse peut être « Dans quelques minutes, oui », mais tout aussi bien « Non, dans quelques minutes » ; à la question « Tu n'oublies pas que nous avons rendez-vous dimanche ? », je peux rétorquer par oui ou par non sans changer le sens de ma réponse (oui, nous avons rendez-vous et je le sais ; non, je ne l'oublie pas⁵).

Que l'injonction évangélique, telle que saint Matthieu l'a relayée, ne soit pas recevable ; que notre parole ne puisse toujours être « oui si c'est oui » et « non si c'est non » ; que des cas existent où ni oui ni non ne sont des réponses possibles, et qu'il puisse même être vital d'échapper à leur dichotomie, c'est ce qu'avait si bien compris Jeanne d'Arc : à la question de ses juges, « Êtes vous en état de grâce ? », la réponse négative eût été aussi fatale que la réponse affirmative. Il paraît qu'en Orient, le bouddhisme zen a recouru à un troisième terme, *Mu*, pour échapper aux questions vicieuses ou mal posées, du genre : « un chien a-t-il la nature du Bouddha ? » : car celle-ci ne saurait être saisie à partir de questions appelant un oui ou un non. Et ce *Mu* semble d'un grand intérêt à certains logiciens. Soit la question délicate : « As-tu cessé de battre ta femme ? ». Si la réponse est positive, elle implique que le locuteur est marié et qu'il battait son épouse ; négative, elle implique qu'il a une femme, qu'il l'a battue et qu'il persiste dans ce comportement éminemment répréhensible ; mais que répondre s'il est célibataire, ou s'il n'a pas battu sa femme ? Il répondra *Mu*.

Mon préambule n'a qu'un seul but : rappeler, face aux fausses évidences, la richesse et la complexité du *non*, qui n'est pas nécessairement — comme lors

⁴ Martin Robert, « La monovalence de la négation et l'hypothèse de "complétude" », dans *Linx*, hors-série n°5, 1994, « La négation », p. 39-48.

⁵ Pour des remarques moins grossières, voir par exemple Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, rééd. 1995, p. 580-583, et la bibliographie ; Christian Touratier, « La portée de la négation », <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Touratier.pdf>

d'un référendum — le symétrique ni l'antagoniste du *oui*. De cette richesse, la littérature s'est emparée, non moins que la philosophie ou la psychanalyse ; je me bornerai à en donner une illustration, en évoquant quelques aventures du couple formé par la particule d'affirmation et l'adverbe négateur.

Dire non pour dire oui

Certes, il y a négation et négation. Celle que je signifie en disant « Non, Pierre n'est pas là » n'est pas celle qu'exprime « Non, je ne veux pas » : avec les mêmes marqueurs, j'affirme dans le premier cas une absence et dans le second un refus ; dans le premier cas je décris, dans le second je polémise. Mais dans les deux cas, sans doute peut-on soutenir que l'énoncé négatif est une assertion ; là j'affirme une absence, ici un rejet. On peut nier pour affirmer, sans qu'il soit besoin de doubler la négation pour la nier ; on peut dire non pour dire oui. Entre le positif et le négatif, la frontière est décidément poreuse — comme en témoigne, par exemple, l'évolution du verbe français « protester » : s'il déclare aujourd'hui un refus, il a aussi signifié, en des temps point trop lointains, « déclarer hautement », « affirmer avec solennité ». Ainsi chez Diderot, lorsqu'il parle de « cet intérêt que les hommes protestent aux femmes »...

Allons plus loin. Non seulement on peut nier pour affirmer, mais dans une large mesure on le doit : s'affirmer, comme il est notoire, c'est s'affirmer contre. Point de critique, ni d'autonomie individuelle, sans opposition et « protestation » ; l'exercice obstiné de la puissance du non, du négatif, est la condition *sine qua non* de l'affirmation de soi et d'un contre-pouvoir constructif. Contre-pouvoir qu'a incarné d'abord, à en croire Klaus Heinrich (le « Socrate de Berlin », auteur d'un essai *Sur la difficulté de dire non*⁶), la figure du prophète, s'opposant au monde et témoignant pour la vérité. Contre-pouvoir dont s'est

⁶ *Versuch über die Schwierigkeit nein zu sagen*, Francfort, 1964 (non traduit, sauf une partie du préambule, d'où j'extrai la mise en garde que voici : « Rien n'est plus dangereux que le non. Ce n'est pas seulement la formule de la protestation, c'est aussi la formule du défaitisme. Quiconque se limite à cette formule refuse tout. Il ne refuse pas seulement des ordres particuliers, il refuse l'ordre tout court. Le non, c'est la formule de l'anarchie. — Rien n'est plus simple que de dire non sans arrêt. »

investi aussi le Socrate d'Athènes, en affirmant son non-savoir — « je sais que je ne sais rien », *Apologie*, 21 d), autrement dit en revendiquant l'in-science ou la docte ignorance qui lui permet d'éradiquer les opinions fausses. Et ce contre-pouvoir est celui de la critique, selon la définition lapidaire de Michel Foucault : « l'art de n'être pas tellement gouverné⁷ ».

Bien qu'elle ne respecte guère les exigences foucaaldiennes, on peut évoquer en passant l'*Utopie* de Thomas More : car dans ce chef-d'œuvre de la Renaissance, c'est sur la négation de la société réelle que s'affirme la cité idéale. Le non mène au oui, le non-lieu de l'*ou-topia* se fait espace heureux de l'*eu-topia*. En niant et refusant, l'utopiste dit ce que les choses ne sont pas afin qu'elles adviennent ; il détache le lecteur de son environnement, créant un écart ou un hiatus, et fait de la négation le véhicule et la condition de possibilité de ce qui n'est pas présent ou non encore actualisé. Dans la négation s'immisce ainsi du possible : dire que l'île d'Utopie n'existe pas vraiment permet de visualiser la possibilité qu'elle existe. De même que dans la possibilité est incluse la négation, de même dans la négation est incluse une possibilité.

La négativité maximale, en littérature, c'est peut-être dans l'œuvre de Cioran qu'elle s'exprime. Cet écrivain au laconisme féroce, dont les formules lapidaires sont dirigées contre Dieu, l'univers, l'humanité et lui-même, n'a écrit que des bréviaires de négation. Dans *Le mauvais démiurge*, par exemple, niant que le Dieu chrétien ait pu « tremper dans le scandale de la création », il imagine à la manière des gnostiques que celle-ci « relève d'un dieu sans scrupules, d'un dieu taré » ; ailleurs, il formule l'hypothèse « d'un dieu fiévreux, traqué, sujet aux convulsions, ivre d'épilepsie », sans lequel « on ne saurait expliquer cet univers qui porte en tout les marques d'une bavure originelle⁸ ». Voilà la négativité promue au rang de principe fondateur du monde. Or, si Cioran nie

⁷ « Qu'est-ce que la critique ? Critique et Aufklärung », Conférence du 27 mai 1978 devant la Société Française de Philosophie, publiée douze ans plus tard dans le *Bulletin* de cette Société, 84^{ème} année, n^o2, Avril-Juin 1990.

⁸ Emil Michel Cioran, *Le mauvais démiurge*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1995, p. 1169 ; *Histoire et Utopie*, *ibid.*, p.1030.

Dieu, il a besoin de son existence ; s'il nie et déteste la vie, il n'en continue pas moins de vivre, et même assez joyeusement. La négativité est une force — par quoi s'explique que l'écrivain ne se soit pas suicidé. C'est la possibilité de le faire qui lui apparaît comme la plus réconfortante des idées : « on peut tout supporter quand on dispose d'un tel recours ». De même, s'il lui semble urgent que l'humanité disparaisse, c'est « afin, peut-être, qu'on la regrette ». À lire Cioran, on se prend à penser que les passions tristes et négatives affirment et intensifient la puissance d'exister des humains.

Du refus au consentement

Changeons de registre, pour passer à une deuxième série d'exemples. Il ne s'agira plus de la négation à valeur affirmative, mais de l'engendrement du *oui* dans le *non*, tel qu'il apparaît dans un tout autre domaine : celui de la séduction, où se pose la question du consentement. Une vaste littérature explore le passage (supposé) de la résistance à l'aquiescement, du refus à l'acceptation, dans les relations amoureuses et sexuelles. Une vieille plaisanterie résume l'affaire : « Quand une femme du monde dit 'non', cela signifie 'Peut-être'. Quand elle dit 'Peut-être', cela veut dire 'Oui'. Et quand elle dit oui, ce n'est pas une femme du monde ».

C'est du côté masculin, bien entendu, que le *non* tend à être interprété comme un assentiment, comme un *oui* plus ou moins différé. Bien avant les romans de la collection Harlequin, Rousseau a soutenu dans l'*Émile* que la nature de l'homme est de poursuivre et celle de la femme de se refuser, afin d'attiser le désir masculin, puis de céder, en consentant à ce qu'il appelle « le don d'elle-même ». Thème que reprend et modifie, avec d'innombrables et subtiles variations, la littérature libertine de son siècle. Dans *Les Liaisons dangereuses*, par exemple, Cécile de Volanges dit *non* avant et après une première étreinte ; mais à en croire Valmont et son récit élégamment cynique, le double refus s'est transformé en double *oui* :

La tendre amoureuse, oubliant ses serments, a cédé d'abord et fini même par consentir. Non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints ; mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau⁹.

De fait, dans une grande partie de la littérature libertine du XVIII^e siècle, la séduction masculine consiste à utiliser « la puissance de l'occasion », comme dit le vicomte dans la même lettre, pour traduire en consentement le refus initial des femmes. Ce n'est pas dans la temporalité chronologique et linéaire, où tous les instants se valent, que le *non* devient *oui* — mais bien dans le temps de ce que les Grecs appelaient *kairos*. Temporalité kaïrologique dans laquelle il s'agit de saisir le moment décisif, sans hésitation ni précipitation ni retard.

Sur la violence d'une telle opération, le débat reste ouvert ; on connaît les réactions des féministes d'aujourd'hui, et on les sait fort diverses. Du côté français, Mona Ozouf a pu soutenir *Les Mots des femmes* la thèse d'une entente entre les sexes¹⁰ ; de la séduction masculine aurait résulté, en France, un certain pouvoir féminin. Du côté américain, au contraire, est dénoncée comme harcèlement sexuel la trop prompte traduction du *non* en *oui* ; car « non, c'est non », selon le slogan féministe (qui reprend, étrangement, la formule de saint Matthieu). Séduire revient alors à violenter, dès lors que la frontière n'est pas nette entre l'agression et la liberté de choix laissée à l'autre.

Pour ma part, après avoir rappelé que selon *Le Robert culturel* le mot *consentant* « ne se dit guère que des femmes », je me borne à observer que la réalité du consentement n'est décidément pas limpide. Ce passage du *non* au *oui* suppose un libre arbitre, une volonté et un choix qui ne soient pas déterminés, alors que dans le domaine érotique le désir et l'emportement viennent troubler la décision.

Brouillage

⁹ Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre 96.

¹⁰ Mona Ozouf, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.

Moins limpide encore, et donc plus riche, sera mon dernier exemple. Dans sa pièce de théâtre *Pour un oui ou pour un non* (créée comme pièce radiophonique en décembre 1981, publiée en 1982, mise en scène en anglais par Simone Benmussa en 1985, sous le titre *For no good reason*, donnée en français au Théâtre du Rond-Point en 1986 et maintes fois montée depuis), Nathalie Sarraute fait apparaître un *non* qui n'a rien d'héroïque, ni de politique, ni d'érotique : un *non* équivoque, à la fois comique et inquiétant, et qui est interchangeable avec le *oui*. Entre affirmation et négation, devenues complémentaires, la différence se brouille alors plus que jamais.

Deux hommes (sobrement nommés H.1 et H.2), deux amis d'enfance, se retrouvent après une assez longue séparation et tentent de dialoguer. Leur relation est minée par un *je-ne-sais-quoi* de malsain, dont toute l'œuvre s'attache à nous faire découvrir l'origine. Laquelle peut sembler bien futile, puisqu'il s'agit d'une simple intonation, d'un suspens, d'un accent particulier que H.1 aurait donné à la phrase « C'est bien, ça » : prononcée « C'est biiien...ça », elle est perçue par H.2 comme marquant une insupportable condescendance. Dès lors, comme le résume Arnaud Rykner, « tout s'enchaîne » :

Les deux hommes, les deux amis vont se retrouver face à face comme deux taureaux dans l'arène. Deux amis de toujours s'entretient verbalement. On aura beau faire appel au tribunal des gens normaux (H.3 et F.). Aucune aide ne peut venir de l'extérieur. C'est dans cet enclos scénique, sur ces quelques mètres carrés de planches, que doit être fixé le destin d'une amitié : pour un oui ou pour un non. Et c'est le non qui l'emporte¹¹.

Sur cette simple trame, Nathalie Sarraute illustre de manière vertigineuse les pouvoirs du langage et du non-dit qu'il recèle. La brouille entre deux amis fournit l'occasion d'une fable métalinguistique, d'un « logodrame », dans lequel le non-verbalisé prend d'autant plus de poids que les personnages veulent tout dire, s'expliquer indéfiniment, restreindre autant que possible la part de l'indicible. Ils ne renoncent qu'au terme d'un épuisant dialogue, qui suscite le

¹¹ Arnaud Rykner, *Théâtres du nouveau roman. Sarraute, Pinget, Duras*, Paris, José Corti, 1988, p. 77.

malaise autant que le rire; ce qui n'était dans leur désaccord qu'une petite fissure inexorablement s'élargit et prend les dimensions d'un abîme. Tout au long de la pièce, le spectateur est conduit à décortiquer avec eux la moindre phrase : non seulement le fatidique « C'est bien, ça », mais aussi « la vie est là », et la formule « pour un oui ou pour un non ». Laquelle change de sens, elle aussi, selon l'intonation, le rythme et le sens donné à *ou* : cette conjonction disjonctive, qui unit et sépare, marque-t-elle une équivalence ou une alternative ?

Explorant les infimes mouvements de la conscience, s'approchant au plus près du langage, pénétrant dedans et dessous, Sarraute scrute les petits riens que dissimulent et révèlent ses failles. Dans toute phrase clairement construite peut se lover du non-dit, que laissent entrevoir les ellipses, les interruptions, les répétitions ; ou encore les hésitations, les silences, l'intonation et le rythme. *Pour un oui ou pour un non* donne une brillante illustration — sur un mode proprement théâtral — des « tropismes » chers à l'auteur: c'est-à-dire, pour reprendre ses propres expressions, de ces « mouvements intérieurs », de ces « actions invisibles », qui se situent aux limites de notre conscience et qui sous-tendent nos actes. Ces tropismes, ainsi nommés parce qu'ils « ressemblent aux mouvements des plantes qui se tournent vers la lumière ou s'en détournent¹² », Jean Pierrot les a succinctement définis comme

phénomènes ultrarapides, presque imperceptibles qui accompagnent toute situation de communication humaine et sous-tendent le dialogue comme la base psychologique continue à partir de laquelle ils se développent... sans qu'eux-mêmes donnent lieu à une formulation directe¹³.

Telle est la machine infernale qui conduit inévitablement à la négation mutuelle de H.1 et H.2 : leur brouille est un effet du brouillage que produisent les tropismes. Leur amitié a volé en éclats pour un oui ou pour un non, c'est-à-dire pour presque rien, et parce que ni le oui ni le non n'ont de sens stable.

¹² Nathalie Sarraute, *Conférences et textes divers*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1996, p. 1651.

¹³ Jean Pierrot, *Nathalie Sarraute*, Paris, José Corti, 1990.

Conclusion provisoire et partielle : le non, dont on a pu dire qu' il reflète en quelque sorte le langage même (puisque parler, c'est dire non, c'est néantiser le réel) est doté de multiples virtualités. Il peut avoir valeur affirmative, comme chez Cioran ; il peut être un oui en devenir, comme le pensent ou l'espèrent les libertins, à la grande colère des féministes ; ou bien encore, comme le suggère la pièce de Nathalie Sarraute, sa complémentarité avec le oui peut aller jusqu'à l'interchangeabilité. Ainsi se confirme qu'il ne faut pas passer devant le non avec la certitude des choses apprises.